



*Le Comité de lecture de la FNCTA
a aimé...*

La bête humaine en procès ou quand Zola dînait en ville

Bertrand Marie Flourez

Nous rappelons aux compagnies que la représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur et de ses ayants droit.

Ce texte est déposé à la SACD.

Pour les compagnies affiliées à la FNCTA, la demande d'autorisation (à l'aide du « bordereau rouge ») est à adresser au siège de la FNCTA qui transmet à la SACD.

La bête humaine en procès ou quand Zola dînait en ville

Bertrand Marie Flourez

Personnages

Le juge Denizet
Madame Bonnehon
Florine Bonnehon, fille de Madame Bonnehon
Sylvain Grummeau
Emile Zola

Un avocat

Personnages "incrustés"

Séverine Roubaud, jeune femme, épouse de Roubaud
Roubaud
Jacques Lantier

La pièce se joue à six, voire cinq, comédiens.

Les rôles doubles sont :

- Séverine Roubaud : jeune femme d'environ 25 ans, jouée par la comédienne qui interprète Florine Bonnehon,
- Roubaud : homme de 40 / 45 ans, jouable par le comédien qui interprète Zola ou Grummeau,
- Jacques Lantier : homme de 40 / 45 ans, jouable par le comédien qui interprète Grummeau ou Zola.

Le rôle de l'avocat peut éventuellement être joué par le comédien qui interprète Zola ce qui ramène la distribution à cinq comédiens.

La pièce se passe en 1869.

Note d'introduction

“Mais c'est du Zola !“ dit-on parfois pour parler d'une histoire “façon Cosette“... Le XIXème siècle a trouvé la voix de Zola pour peindre des gens “tels qu'ils sont“. Reality-show avant l'ère de la communication des ondes ? Le naturalisme du feuilleton (Zola a notamment écrit *La bête humaine* en feuilleton) a ouvert une voie que le reportage psycho-social ou “l'émission où l'on parle“ ne font que suivre. Toutefois, déverser par la littérature ou l'image une réalité brute n'est pas innocent et jamais sans conséquences. La position de l'auteur, auteur omniscient, qui expose les tréfonds de l'âme des personnages, nous rend quasiment complices et peut-être coresponsables de ce qui arrive en guidant nos adhésions par la manipulation de nos propres sentiments.

Fidèle aux idées maîtresses de son œuvre, avec *La bête humaine*, Zola continue d'exposer son déterminisme familial en condamnant d'avance Lantier à l'alcool, à la violence et au meurtre. Il montre aussi une justice humaine qui ne serait ici qu'une justice de classe sociale.

Pourtant, en exposant les tortures intérieures de Lantier qui repousse autant qu'il lui est possible ses pulsions meurtrières, en montrant l'errance sentimentale et émotionnelle de Séverine, violée à 16 ans, Zola me semble-t-il, un siècle après le feuilleton, donne encore matière à débat. Il ne s'agit pas de confronter son roman expérimental naturaliste à plus d'un siècle de sociologie et de psychosociologie, sciences naissantes à l'époque de Zola, mais de retrouver la réalité et la vérité dramatique des personnages. Lantier est-il totalement déterminé ? Séverine ne peut-elle guérir de la violence qu'on lui a infligée à 16 ans ? La justice est-elle toujours subordonnée au politique ?

La bête humaine en procès ou quand Zola dînait en ville redonne aux personnages ce qu'Emmanuel Lévinas appelait “le secret essentiel des vies“, qui est aussi la liberté originelle.

Sur le plan dramaturgique, trois “réalités“ sont en jeu. Celle du roman de Zola, celle d'un étrange procès mené par un avocat et celle du dîner où Zola devient un personnage parmi ses propres personnages. Ces “réalités“ s'entremêlent, créent des brèches dans lesquelles la liberté des personnages (y compris celle de Zola) apparaît et redonne au spectateur sa propre liberté.

Bref synopsis du roman de Zola : *La bête humaine*
non indispensable pour appréhender la pièce

Sous chef de gare au Havre, Roubaud est marié à Séverine qui a été, dans son enfance victime du Président Grandmorin, président de la cour de justice de Rouen.
Les Roubaud doivent leur situation à Grandmorin.
On sait que Grandmorin a la réputation d'être coureur et amateur de jeunes filles.
Roubaud apprend l'histoire de Séverine et décide de se venger avec la complicité de cette dernière : il lui fait écrire un billet pour que le Président Grandmorin prenne le train du soir.
Le Président Grandmorin tombe dans le piège et Roubaud le tue dans le train.
Jacques Lantier, mécanicien du train, a aperçu le crime.
Le juge Denizet est chargé de l'instruction.
Roubaud est soupçonné, d'autant que Séverine hérite d'une maison de Grandmorin.
Lors de l'enquête, Lantier ne charge pas Roubaud.
M. Camy-Lamotte, secrétaire général du Ministère de la Justice, chargé des papiers de Grandmorin, a le billet écrit par Séverine et donc la preuve de la culpabilité de Roubaud.
Pour des motifs politiques, Camy-Lamotte ne dit pas au juge Denizet la vérité : le risque que la débauche d'un magistrat (Grandmorin) éclate peut déstabiliser le gouvernement et faire perdre les élections prochaines. Camy-Lamotte donne un ordre de non-lieu à Denizet en échange d'une promesse de promotion. L'affaire est classée.
Séverine séduit Lantier et devient son amante.
Roubaud plonge dans l'alcool et le jeu. Il perd beaucoup.
Le couple Séverine Roubaud est brisé.
Séverine demande à Lantier de tuer Roubaud mais ce dernier n'y parvient pas.
Le couple Séverine / Lantier se brise et Lantier tue Séverine.
Le juge Denizet est chargé de cette nouvelle affaire au cours de laquelle Roubaud avoue l'assassinat de Grandmorin. Il condamne Roubaud aux travaux forcés.

Des personnages secondaires émaillent le roman, notamment Madame Bonnehon, sœur du Président Grandmorin, Monsieur Camy-Lamotte, secrétaire général du Ministère de la justice.

Scène 1

Lantier et Séverine Roubaud, dans l'appartement des Roubaud.

Ils sont tous les deux debout, marchent de temps en temps de long en large, ne se parlent pas.

Lantier

- Mais enfin Séverine vas-tu me dire ce qui se passe ? !

Séverine

- Va-t'-en !

Lantier

- De quoi ? Tu me chasses ?

Séverine

- Va-t'en je te dis !

Lantier

- Tu me chasses ! c'est ça ? tu t'imagines que tu peux me mettre dehors ?

Séverine

- Va-t'en ! il va rentrer !

Lantier

- Et alors ! qu'est-ce que ça peut me faire ? tu voulais que je le tue, tu m'as demandé de tuer ton mari, tu t'en souviens n'est ce pas ? et maintenant tu voudrais que je m'en aille ? tu as peur de lui ? Qu'est-ce qu'il fait là, ton mari ? où est-il ?

Séverine

- Il joue. (*Un temps*) Il passe son temps à boire et à jouer.

Lantier

- Très bien, et est-ce qu'il gagne au moins ?

Séverine

- Je n'en sais rien, je m'en moque.

Lantier

- Il joue et boit l'argent du ménage et tu t'en moques... alors pourquoi vouloir le tuer ? Pourquoi voulais-tu que je le tue ! ? Après tout, ton Roubaud est cocu, on se voit quand on veut, que veux-tu de plus ?

Séverine

- Il joue l'argent de Grandmorin.

Lantier

- De quoi ?

Séverine

- Tu as très bien entendu, il joue l'argent qu'il a trouvé sur le corps de Grandmorin lorsqu'il l'a assassiné.
Un temps.

Lantier

- Et ça te dégoûte, c'est ça ? C'est pour cela que tu voulais que je le tue ? À cause de ton remord d'avoir été complice !

Séverine

- C'est lui !

Lantier

- Vous ! vous deux ! vous l'avez tué tous les deux !

Séverine

- Non ! c'est faux ! c'est lui, c'est lui !

Lantier

- Lui ? lui seul ? et pourquoi ?

Séverine

- Il était jaloux, complètement fou et jaloux !

Lantier

- Et pourquoi Roubaud était jaloux ? (*un temps*) Pourquoi ? vas-tu me dire ? (*Un temps*) Il y a un an, ton mari était jaloux de Grandmorin, vous le tuez, et depuis presque six mois, nous sommes amants, il le sait et...

Séverine

- Non !

Lantier

- Si ! il le sait ! tout le monde le sait, et il ne me tue pas ! il n'est plus jaloux ?... (*Un temps*) Et moi qui ai cru...

Séverine

- Quoi ?

Lantier

- Tu m'as menti, tu m'as toujours menti, tu ne m'as jamais aimé...

Séverine

- Si !

Lantier

- Non ! jamais, tu as voulu acheter mon silence parce que tu savais que je vous avais vus tuer Grandmorin.

Séverine

- Non ! non ! non ! je t'ai aimé !

Lantier

- Tu vois, déjà ça change, (*il ricane*) tu m'as aimé... et tu vas peut-être me tuer à présent ? Tu as aimé Roubaud aussi, non ? tu t'es bien mariée, et tu as voulu que je le tue, comme tu as tué Grandmorin, c'est ça, hein !

Séverine en un cri.

- Non ! non ! (*Un temps*) C'est à cause de moi... de lui...

Lantier

- Quoi lui ?

Séverine

- Grandmorin (*Elle s'effondre*) Il a su... Roubaud a su que j'ai couché avec Grandmorin... j'avais seize ans... il croyait que je voyais encore Grandmorin puisqu'il lui devait le poste de sous chef de gare... il était furieux, j'ai cru qu'il allait me tuer... et puis il m'a forcé, il m'a forcé à lui tendre le piège...

Lantier soudain faible devant Séverine.

- Peut-être qu'il t'aimait...

Il commence à la prendre dans ses bras.

Séverine en sanglots.

- Je ne sais pas, je ne sais plus...

Lantier

- Et Grandmorin, il t'aimait ?

Séverine

- Je ne sais pas, je ne sais pas...

Lantier commençant à trembler.

- Mais moi je m'en fous de tout ça, je m'en fous complètement, dis, moi, tu m'aimes n'est ce pas, moi, tu m'aimes ?

Séverine effondrée dans ses bras.

- Oui... peut-être, je ne sais pas...

Lantier s'énervant très vite et la serrant convulsivement.

- Tu m'aimes hein ! tu m'aimes n'est ce pas ?

Séverine toujours pleurant.

- Tu me fais mal, arrête...

Lantier devenant fou, la serrant de plus en plus.

- Tu m'aimes ! il le faut ! tu m'aimes, tu m'aimes !

Il saisit un couteau sur une table et tue Séverine, façon dessin de couverture de "La petite illustration".

Séverine crie et s'effondre.

Lantier est un instant hébété, lâche le couteau et s'enfuit.

Scène 2

Un homme entre en robe d'avocat.

Un "tribunal" se met en place, symbolique ou pas : président, assesseur, etc... masqués ou pas, figurants ou marionnettes.

Séverine, toujours étendue.

L'avocat

- C'est ainsi qu'il l'a tuée. Du moins qu'on a voulu qu'elle meure. Tuée par Jacques Lantier, cette brute qui

porte en lui le meurtre comme d'autres ont le rythme dans la peau. Paraît-il.

Vous connaissez la différence entre un meurtre et un assassinat ? Elle est plutôt mince. Le meurtre est un homicide avec violence. L'assassinat lui, il est prémédité. Oui, Séverine Roubaud a voulu tuer son mari, le faire tuer par Jacques Lantier parce que Elle, comment aurait-elle fait avec ses petites mains ?...

Séverine doucement se relève, rajuste un peu ses vêtements et se place face public, comme à une barre de tribunal. Elle réagit à la plaidoirie comme si elle était au tribunal.

... des mains de traînée qui a couché adolescente avec le vieux, le Président Grandmorin, propriétaire sur plusieurs communes, président du tribunal de Rouen, elle la traînée qui pourtant est devenue presque une dame, elle, complice de l'assassinat du vieux et qui n'en peut plus de traîner tout cela ! Et pour couronner le tout, de toutes les façons, même si Jacques Lantier avait tué Roubaud, elle aurait quitté Lantier, l'ingrate... Le beau personnage n'est ce pas ? On ne peut que l'aimer ou la haïr ! Elle est à faire pleurer, une victime née.

Séverine doucement.

- Je ne suis qu'une fille d'occasion, je n'ai jamais été que cela, une fille d'occasion, qu'on prend et qu'on laisse, qu'on passe à un autre, qui déclenche les meurtres puisqu'il en faut, un personnage brisé d'avance qu'on n'a jamais aimé.

L'avocat

- Le pire dans tout cela, est que l'on a oublié de se demander si un jour elle a vraiment aimé. Le vieux pervers de son enfance, il était seul, il lui faisait presque pitié, même s'il était très riche. Roubaud lui, en la mariant, lui a donné son statut de femme respectable. Ce n'était pas un homme méchant. Quant à Lantier, l'amant assassin, au début, elle le trouvait repoussant et puis, petit à petit... le frisson de la chair, sentir qu'une femme peut dominer un homme en étant l'objet de son désir, sa revanche sur son mari, belle victoire ! Alors, qu'a-t-elle vraiment aimé ?

Séverine baisse les yeux comme si elle pleurait.

Séverine

- Grandmorin m'a possédée, c'est vrai, j'avais seize ans et demi. Mais il n'était pas violent cet homme, et tout s'est embrouillé dans ma tête.

Séverine redresse la tête, presque fière.

Je l'ai revu plusieurs fois ces dernières années, et je ne lui demandais rien. Bien sûr, je commençais à m'habituer à ma vie avec Roubaud. Ce n'étais pas si difficile, il était même parfois touchant. J'ai voulu de toutes mes forces me consacrer à cette nouvelle vie de presque dame et il a fallu qu'il découvre tout, la vérité, cette vérité qui l'a empoisonné, emprisonné : j'avais été la maîtresse de Grandmorin. Lantier a bien pu me

séduire, la belle affaire, il n'a pas pu me sauver ni me contraindre, seulement me faire mourir.

L'avocat *comme si Séverine n'était pas intervenue.*
- Voilà ce que l'on a voulu faire d'elle.

Parce qu'elle n'était que la fille d'une femme de chambre, elle n'aurait pas pu choisir sa vie ? foutaises ! Pourquoi personne ne s'est-il vraiment occupé de savoir si elle aimait ou pas Grandmorin ? Ça n'intéresse personne parce que cela fait peur, bien plus peur qu'un crime ! cet amour ne serait pas du tout acceptable, contre-nature ! alors qu'un meurtre, quoi de plus naturel ? Si on peut juger et vendre des histoires de crimes, de viols, de folie, les vraies histoires en revanche, celles du plus profond du cœur, on ne veut pas les voir. Alors le procès des coupables, de son mari, de son assassin qui s'est enfui... qu'importe ! Si Séverine avait aimé, cette histoire n'aurait plus aucun sens.

Elle ne sera donc pas au procès de la fin parce qu'elle est morte mais je me devais ici de la défendre. Parce qu'il va bien y avoir procès. Il faut juger ici des hommes et des histoires. C'est ainsi. C'est notre rôle. Et derrière toute cette mise en scène, cette mascarade de papier, qui peut-on juger ? qui faut-il juger !? Le meurtrier de l'histoire dans laquelle on a mis Séverine ? cette histoire même dans laquelle elle n'est qu'une victime et qui devient folle parce que les hommes autour d'elle sont fous ? Ou faut-il juger l'ultime personnage : la nature humaine ?

Séverine regarde l'avocat et va se placer derrière lui.

C'est un autre procès qu'il nous faut ! un tout autre pour savoir pourquoi elle est morte ! Je veux le procès de tous ceux qui n'ont rien dit, de ceux qui ont tout vu, tout entendu mais qui ne se sont jamais révoltés, qui n'ont jamais fait le moindre geste pour changer quelque chose. Je veux le procès de ceux qui assistent à cela ! les amateurs de Cosettes, ceux qui payent pour verser leur larmichette devant les histoires tristes des pauvres gens.

Et pourquoi pas aussi l'auteur de toute cette histoire qui ne pensait qu'à ses théories et à son succès ?

Noir.

Scène 3

1869, une salle à manger bourgeoise, chez Madame Bonnehon (sœur du Président Grandmorin), qui reçoit régulièrement chez elle.

Seront présents ce soir-là le juge Denizet, un journaliste : M. Sylvain Grummeau, M. Émile Zola, jeune auteur de 29 ans et chroniqueur et Florine, la jeune fille de Madame Bonnehon.

Bonnehon et Denizet entrant.

Mme Bonnehon

- Entrez, je vous en prie.

Denizet

- Bonsoir chère Madame. J'ai fait au plus vite, vous vouliez me voir.

Mme Bonnehon

- Oui. J'ai en effet à vous parler avant l'arrivée de nos invités et je vous remercie de votre promptitude. Je sais que vous êtes quelqu'un sur qui l'on peut compter.

Denizet

- Votre amabilité est réconfortante chère Madame, surtout avec les épreuves que vous traversez à nouveau. Et vous savez que je ne manquerais pour rien au monde vos dîners littéraires dont j'ai le privilège d'être (*plus bas*) et que toute la magistrature m'envie.

Mme Bonnehon

- La magistrature ne vous envie pas seulement mes dîners ! Ce procès du meurtre de Séverine, cher Antoine, sera aussi pour vous une éclatante victoire.

Denizet

- Vous savez, depuis plus d'un an, je n'avais jamais lâché l'affaire et le non lieu que j'avais du prononcer sur l'assassinat de votre frère, le regretté Président Grandmorin, n'était pour moi que provisoire. Ce Roubaud est donc désormais convaincu d'avoir commandité les crimes et le dit Cabuche est bel et bien l'exécuteur des basses œuvres, à la fois l'assassin de l'épouse Roubaud, cette petite Séverine...

Mme Bonnehon

- Une pauvre fille somme toute.

Denizet

- ... ainsi que de votre frère. L'assassinat de Séverine aura au moins servi à ça : éclaircir le meurtre de votre frère. Finalement, Roubaud nous rend bien service.

Mme Bonnehon

- Si l'on peut dire, du moins en façade.

Denizet

- Je me fais fort d'obtenir sa condamnation par les jurés. Dans une semaine, nous ne parlerons plus de ces affaires. (*Un temps*) Tout cela me rend aussi justice. Si vous saviez les pressions que j'ai du subir...

Mme Bonnehon

- Je sais, je sais. Vous vous doutez bien que le secrétaire général du Ministère, Monsieur Camy-Lamotte, m'a tenue informée des suites de votre enquête, et j'ai fort bien compris qu'il vous a fallu trancher jadis entre l'intérêt de la Nation et votre devoir. Vous avez tenu bon. Ces gens-là n'ont maintenant que ce qu'ils méritent et je vous félicite d'avoir pu enfin aboutir.

Denizet

- La justice a triomphé certes, mais l'opinion ne se résume pas à la justice. Une chose grave demeure. Ce sont ces rumeurs qui n'ont cessé de courir sur votre frère défunt et que Monsieur Camy-Lamotte redoutait plus que tout.

Mme Bonnehon ouverte, commençant à présenter son plan.

- Je ne le sais que trop mais que peut la justice en cette matière ?

Denizet

- Je crains effectivement d'être impuissant.

Mme Bonnehon

- A moins que vous ne laissiez faire à présent ce que les femmes du monde ont toujours obtenu.

Denizet

- Madame Bonnehon vous m'intriguez.

Mme Bonnehon

- Et bien justement, ce soir, notre dîner littéraire ne sera pas habituel. Nous serons en petit comité et je crois que cela vaut mieux.

Denizet

- Que voulez-vous dire ? Les bruits de guerre avec la Prusse feraient-ils peur à vos convives ?

Mme Bonnehon

- Je ne pense pas que mes convives s'embarrassent de ces choses, pas plus que je crois dans cette guerre. Vous imaginez des Prussiens à Paris ? ce serait la fin de l'Empire. Non, ce soir, nous avons une surprise. Outre Monsieur Sylvain Grummeau, le journaliste que vous connaissez déjà d'ailleurs...

Denizet

- Grummeau ! oui, bien sûr ! mais... Mme Bonnehon ?... si je puis me permettre...

Mme Bonnehon

- Je vous en prie, nous sommes seuls.

Denizet

- Madame Bonnehon, c'est notre principal ennemi dans l'affaire qui nous préoccupe !

Mme Bonnehon fine mouche

- Vraiment ?

Denizet

- C'est un être odieux et sans scrupule ! Les allusions à peine masquées qu'il faisait dans ses chroniques lors de l'assassinat de votre frère, et tout récemment encore sur le meurtre de cette Séverine Roubaud et le procès de son mari, je peux vous assurer qu'il en sait plus qu'il n'en écrit. S'il parvient à faire admettre à l'opinion que le Président Grandmorin avait abusé, pardonnez-moi...

Mme Bonnehon

- Je vous en prie...

Denizet

- ... avait abusé de cette Séverine alors qu'elle était enfant... et bien que Président de la cour de Rouen, il abusait de jeunes servantes, de filles de ferme, se conduisait en seigneur féodal... pour l'opinion, son assassinat prendrait les traits d'une juste vengeance. Cela serait la ruine de toute justice et surtout une atteinte insupportable à l'honneur de la magistrature, à nos institutions et à votre famille.

Mme Bonnehon

- Monsieur Camy-Lamotte m'a assuré que le Ministre de la justice lui-même suit cette question de près. Vous voyez qu'elle est d'importance et finalement politique. Et bien justement, si ce Grummeau peut nous nuire, il peut aussi nous aider.

Denizet

- Que voulez-vous dire ? Il est prêt à faire éclater un scandale !

Mme Bonnehon

- Nous avons une partie à jouer. Imaginez que l'on m'a recommandé un jeune auteur d'à peine vingt-neuf ans qui fait aussi quelques chroniques de-ci de là, mais qui a surtout dit-on l'ambition d'écrire l'histoire d'une famille en dix volumes ! Si ! Il s'en est ouvert paraît-il aux frères Goncourt.

Denizet

- Ma foi, pourquoi pas ? il ne manque sans doute pas d'ambition mais je ne vois pas le rapport.

Mme Bonnehon

- Vous allez voir. Retenez bien que cet auteur s'est déjà fait remarquer par ses idées très sociales. S'il est républicain comme je le présume, lui et Grummeau devraient s'entendre...

Denizet

- Mais s'il est tel que vous dites, nous aurons deux loups dans la bergerie ?

Mme Bonnehon

- Il arrive que des loups se mangent entre eux. Ce monsieur me servira de garantie. (*Un temps*) Une dame qui reçoit un auteur aux idées sociales a forcément l'esprit large. Monsieur Grummeau pourra-t-il en douter ?

Denizet comprenant

- Ah... Madame Bonnehon, vous usez là d'un stratagème que le petit juge que je suis vous envie ! Vous invitez Grummeau alors même qu'il est notre adversaire... Mais oui ! Inviter ses ennemis pour mieux les flatter, les connaître... voilà qui est des plus habile !

Mme Bonnehon

- Là c'est vous qui me flattez.

Denizet

- Vraiment je n'oserais. Et comment s'appelle votre auteur ?

Mme Bonnehon

- Émile Zola. Un nom d'origine italienne.

Denizet

- J'ai hâte de le rencontrer.

Mme Bonnehon

- La partie ne sera pas facile mais je me suis renseigné. Grummeau et Zola sont d'un milieu tout à fait convenable bien qu'inférieur au nôtre. Si nous savons les prendre en ménageant leur susceptibilité, nous devrions obtenir ce que nous cherchons.

Denizet

- Je vais donc devoir me surveiller...

Mme Bonnehon

- Vous y arriverez. Tous les deux ont de l'ambition. Ce sera pour nous un levier : nous pouvons certainement leur rendre service. Une promesse d'édition pour Zola et surtout une introduction au Figaro pour Grummeau... il meurt d'envie d'y entrer. Une place de rédacteur titulaire en échange de quoi, il classe son dossier, n'est ce pas un marché honorable ?

Denizet

- Mais, Monsieur Zola ne va-t-il pas brouiller les cartes ?

Mme Bonnehon

- De ce que j'ai lu de lui, c'est un raconteur d'histoires populaires qui ne demande qu'à grandir. Je lui réserve un double rôle. Il va me servir de caution "littéraire" et sociale mais surtout, d'aiguillon vis-à-vis de Grummeau. Si je propose à Zola mon entremise pour trouver un grand éditeur ou même écrire pour le Figaro, Grummeau ne peut qu'être envieux de ce genre d'avantage et comprendre son intérêt... Sa carrière de petit chroniqueur peut basculer ce soir, s'il sait saisir sa chance (*un temps*) en nous évitant d'autres menaces...

Denizet

- Madame Bonnehon, vous connaissez l'âme humaine à la perfection. Vous auriez fait un juge d'instruction des plus redoutables. Ainsi, plutôt que de l'affronter, vous allez faire naître un désir chez Grummeau pour mieux le tenir...

Mme Bonnehon

- Tant que les sentiments ne sont pas de mise mon cher Antoine, tout est possible. Ce sont eux qui créent les désordres dès lors qu'ils nous dominent. Mon frère hélas était sentimental. (*Un temps*) Quant à être juge, il manquera toujours aux femmes l'autorité nécessaire, je veux parler de l'autorité du commandement bien sûr, celle qui va si bien aux hommes et rend les femmes vulgaires.

Denizet galant.

- Je serai pourtant ce soir votre premier lieutenant ! (*rires*) pour vous aider dans cette entreprise des plus subtiles.

Mme Bonnehon

- Ah. On vient de sonner. (*Elle va vers une porte. A la femme de chambre*) Eugénie, faites monter nos invités. (*A Denizet*) Il y aura aussi ma fille Florine qui devrait être déjà là.

Denizet

- Comment va-t-elle ?

Mme Bonnehon

- Bien, bien, si ce n'est que je la trouve changée depuis quelque temps. Je me demande si elle ne subit pas l'influence de ses cousins dont certains, à ce que j'ai compris, fréquentent des cercles d'étudiants tendancieux.

Noir.

Scène 4

*Un après midi, quelque jours après le meurtre de Séverine, lieu indifférent.
Grummeau et Florine entrant.*

Florine

- Ah Sylvain, quel bonheur de te retrouver !

Grummeau

- Florine, j'ai cru que tu ne viendrais plus !

Ils s'embrassent.

Florine

- Tu sais que ma mère ignore que je viens ici et me croit chez une cousine. Si elle savait que je fréquente ce cercle d'étudiants républicains, elle m'enfermerait pour de bon. Tu te rends compte, moi Florine Bonnehon, la tendre amie de Sylvain Grummeau...

Grummeau

- ... de môssieur Grummeau...

Florine

- ... de môssieur Grummeau, deux m, e, a, u ! le journaliste qui a dit beaucoup de mal de mon oncle Grandmorin mais dont les chroniques s'arrachent de l'Assemblée jusque dans les cafés !

Grummeau

- Ma petite rebelle.

Florine

- Mon chéri... Comment vas-tu ?

Grummeau

- Ça va. Ça va toujours quand je te vois.

Florine

- Sylvain... je voudrais être toujours avec toi.

Grummeau

- Toujours ?

Florine

- Toujours-toujours ! *Un temps*.

Grummeau

- Tu sembles triste pourtant. Quelque chose te traquasse ?

Florine

- (*Un temps*) Je te dirai tout à l'heure. Dis-moi d'abord, racontes moi les dernières nouvelles.

Grummeau

- Pas grand-chose de très réjouissant.

Florine

- Tant pis ! Dis-moi tout.

Grummeau

- Au train où vont les choses, je me demande si d'ici quelque mois la Prusse ne va pas devenir un ennemi redoutable.

Florine

- Comment ça ? Tu veux dire que nous allons avoir la guerre ?

Grummeau

- Je ne sais pas... c'est encore trop tôt pour le dire... Enfin, il n'y a pas que ça. Florine, je voulais te demander : tu connaissais Séverine Roubaud ?

Florine *triste*.

- Oui, bien sûr, celle qui avait témoigné au procès lors de l'assassinat de mon oncle.

Grummeau

- C'est ça. (*Un temps*). Elle a été assassinée.

Florine

- Je sais oui.

Grummeau

- L'enquête est presque terminée, le procès est imminent mais ce meurtre à quelque chose à voir avec l'assassinat de ton oncle. Dis moi ce que tu sais sur elle.

Florine

- Je l'ai croisée jadis. Quand j'étais enfant, j'allais souvent chez mon oncle, dans sa maison de la Croix de Maufras, celle-là même qu'il lui avait légué. Elle était la fille d'une femme de chambre et avait six ans de plus que moi. Je ne la voyais guère, comme si elle avait des occupations secrètes. Et puis un jour, brusquement, sa mère l'a envoyé chez un parent. Je ne l'ai jamais revue depuis. Je ne comprenais pas non plus le sens de ce que

les grandes personnes évoquaient alors, mais après l'assassinat de mon oncle, j'ai tout compris.

Grummeau

- C'est-à-dire ?

Florine

- J'ai surpris quelques conversations, de ma mère notamment, et j'ai compris pourquoi mon oncle avait légué la maison aux Roubaud, donc à Séverine, fait d'autres legs semblables à des femmes du pays... Mon oncle avait eu des rapports avec ses femmes...

Grummeau

- Donc avec Séverine... alors qu'elle était bien jeune.

Florine

- Oui, bien sûr, mais... A l'époque, j'aimais bien mon oncle... Sylvain, ma famille m'étouffe ! Tu verras, si ma mère me refuse de faire des études, l'an prochain, je quitte la maison et... si tu veux bien... nous serons ensemble...

Grummeau

- Florine... ma petite Florine...

Florine

- Tu me trouves trop jeune ?

Grummeau

- Mais non ! Dis-moi, crois-tu que le mari de Séverine, ce Roubaud aurait pu en vouloir à ton oncle ? (*Un temps : silence de Florine*). Je suis persuadé que l'on connaît l'assassin de ton oncle et que le non-lieu n'a servi qu'à éviter un scandale. L'enquête sur le meurtre de Séverine fait ressortir les mêmes suspects et les mêmes témoins. Tu sais, le juge Denizet a étouffé la première affaire, je ne voudrais pas que celle-ci soit aussi enterrée trop vite.

Florine

- Je sais...

Grummeau

- Florine, ton oncle n'est qu'un personnage dans cette histoire. Je crois surtout que la justice est pourrie et que l'on nous cache des choses.

Florine *presque pour elle*.

- C'est donc bien ça... (*Brusquement, changeant de ton*) Sylvain, quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses, si c'est la vérité, je serai toujours de ton côté.

Grummeau

- La vérité a toujours des conséquences, et parfois ces conséquences nous dépassent beaucoup plus que nous l'imaginons. Et puis... il faut que je te dise...

Florine

- Quoi ? dis vite !

Grummeau

- Ta mère m'a invité à dîner.

Florine

- Je sais ! Sylvain ! N'y va pas !

Grummeau

- Comment ça, qu'est-ce qui se passe ?

Florine

- N'y va pas, c'est un piège ! c'est ça que je voulais te dire ! Je suis au courant de tout... ou presque. Je sais que ma mère veut t'inviter à un de ses dîners soit disant littéraire mais c'est un piège Sylvain !

Grummeau

- Florine... explique moi...

Florine

- Je l'ai entendu parler avec une personne du ministère de la justice... Elle sait que si tu arrives à prouver que mon oncle était corrompu et que la justice a étouffé l'affaire de son meurtre, tu peux faire sauter tout le gouvernement.

Grummeau plus froid.

- Ah oui ?

Florine

- Et comme il va y avoir le procès du meurtre de Séverine Roubaud, ils craignent que tu fasses éclater le scandale.

Grummeau

- Et alors ?

Florine

- Alors... je sais simplement qu'elle a dit qu'elle en faisait son affaire et que tu ne diras rien !

Grummeau

- Ah bon ?... Elle pense pouvoir me faire taire ?... Elle va m'acheter ? me menacer ?

Florine

- Je ne sais exactement... Tout ce que je sais c'est qu'il y aura le juge Denizet et un autre invité.

Grummeau pressé.

- Qui ça ?

Florine

- Je ne sais pas, un journaliste qui écrit des feuilletons je crois... Je n'aime pas ça, Sylvain. Ce n'est pas bon pour nous.

Grummeau

- Personne ne connaît notre secret. Ne t'inquiète pas.

Florine

- Rien ne nous séparera, jamais ! tu me le promets n'est ce pas ?

Grummeau

- Personne. Ne t'inquiète pas.

Florine regardant l'heure.

- Sylvain, il faut que je me sauve ! Réfléchis, tu peux encore dire non ! Ne va pas à ce dîner, je t'en supplie !

Grummeau

- Sois tranquille.

Florine tendre.

- A bientôt.

Ils s'embrassent.

Je t'ai...

Il l'embrasse à nouveau pour l'empêcher de parler.

Grummeau

- Ne dis rien ma Florine, à bientôt.

Noir.

Scène 5

Salle à manger de Madame Bonnehon. Bonnehon, Denizet, Zola et Grummeau sont debout, un petit verre à la main.

Ambiance détendue, presque gaie.

Mme Bonnehon

- Il ne manque plus que ma fille et vraiment, si nous n'étions pas ce soir... j'allais dire entre amis, entre amis de la littérature et de l'écriture, elle me ferait honte.

Denizet

- Ne croyez-vous pas que notre compagnie soit bien sérieuse pour votre jeune fille ? (*A Zola*) Monsieur Zola, vous reprendrez bien un peu de Sherry ?

Zola

- Volontiers

Denizet sert Zola, Grummeau...

Mme Bonnehon

- Figurez-vous que ma fille s'est prise d'une passion pour la presse et s'est mise dans l'idée de faire des études, comme ses cousins.

Zola

- Mais cela est tout à fait louable ! toutes les jeunes filles devraient faire des études. Qu'a-t-elle choisi ? la littérature, l'histoire, l'art ?

Grummeau

- Ces choses-là ne s'étudient pas Monsieur Zola.

Zola

- Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Enfin Monsieur Grummeau, la littérature ! l'histoire ! que croyez-vous que l'on fasse à la Sorbonne ?

Grummeau léger.

- La preuve en est que ce sont justement des occupations de jeunes filles... vous le pensez puisque

vous l'avez dit. En fait, ce sont des disciplines qui avant tout se pratiquent. Un auteur pourrait-il me contredire ?

Mme Bonnehon *intervenant.*

- Là Monsieur Grummeau, ce n'est pas ma fille qui vous contredirait. Figurez-vous qu'elle veut étudier le Droit !

Denizet

- Le Droit ! ?

Mme Bonnehon

- Oui Monsieur le juge, le Droit.

Denizet

- Mais quelle idée ? Qu'en fera-t-elle ?

Zola à Denizet

- Le bon sens parle par votre bouche. (*A Grummeau*)
Vous aimez provoquer, soit. Et bien dites-nous ce que Mademoiselle Bonnehon pratiquera lorsqu'elle aura fait son droit ?

Grummeau

- Avocat, préfet (*exclamations diverses*) ou chroniqueur judiciaire... et pourquoi pas juge ?

Mme Bonnehon

- Ma fille... ? !

Denizet

- Monsieur Grummeau, je connais votre talent de journaliste mais je ne vous connaissais pas celui d'humoriste. Vous imaginez une femme juge ! ?

Mme Bonnehon *mondaine, faisant diversion pour détourner l'attaque de Denizet.*

- Mon Dieu ! Elle qui est si timide...

Grummeau

- Elle serait la première, et alors ?

Denizet

- Il ne s'agit pas d'être la première, ni même d'être la seule parmi tant d'hommes, non, Monsieur Grummeau, vous vous faites là le porte-parole singulier d'idées nouvelles qui fermentent dans des cercles... utopistes... (*très vite*) et cela est votre droit bien entendu...

Mme Bonnehon *légère, à tous.*

- Toutes les opinions ont ici droit de citer ! (*Badine*) mais tout de même, quand il s'agit de sa fille, une mère doit avoir une oreille sur les idées de son enfant...

Rires complaisants de Zola, Denizet.

Denizet

- Non, rassurez-vous elle est simplement idéaliste et c'est bien de son âge mais considérez Monsieur Grummeau, sérieusement, considérez comment une femme pourrait condamner sereinement à la peine

capitale un criminel, ou envoyer au bagne à perpétuité quelques scélérats ! Une femme peut-elle faire cela sans émotion ? sans que sa nature de femme, si noble soit-elle, intervienne dans la décision de justice ?

Grummeau

- Au frontispice de votre palais Monsieur Denizet, Thémis, les yeux bandés il est vrai, rend la justice, et Thémis est une femme.

Denizet

- Thémis a les yeux bandé certes, mais un juge doit les ouvrir sur les pires noirceurs de l'âme humaine et sur les actes les plus horribles.

Grummeau

- Vous voulez parler de ces actes qu'une femme elle-même peut parfois commettre ou faire commettre ?
Silence, un temps.

La noirceur de l'âme humaine est-elle seulement masculine Monsieur le juge ? Une femme ne pourrait-elle donc juger de ce qu'une autre femme est capable de commettre ?

Mme Bonnehon *intervenant pour mettre Zola en valeur.*

- Monsieur Zola, vous ne dites rien

Zola

- Je suis en fait bien embarrassé. Pardonnez-moi cher juge mais les utopies de Sylvain Grummeau sont progressistes et ne manquent pas d'intérêt, et pourtant, vous l'avez dit, je ne vois pas, par nature, une femme capable de rendre des sentences capitales.

Denizet à Grummeau

- Là, vous voyez.

Zola *enchaînant*

- Mais sans doute est-ce un point qui devrait nous faire réfléchir sur le sens même de la peine capitale... Monsieur Victor Hugo n'était pas anarchiste et a pourtant défendu avec talent ses opinions humanistes contre cette sentence indigne d'une société moderne et sociale.

Grummeau à Zola

- Votre "par nature" est effrayant ! Encore une fois, une femme n'est-elle pas capable, avec sa nature, de commettre les pires crimes ?

Mme Bonnehon

- Ces sujets me semblent bien sérieux pour notre cercle de ce soir.

Grummeau à Bonnehon et à Denizet.

- Ne sont-ils pourtant pas d'actualité ?

Zola *galant, à Bonnehon, sans comprendre les allusions de Grummeau.*

- Mais ce sont des sujets autant juridiques que littéraires, chère Madame, et qui, je dois le dire, me passionnent au plus haut point.

Mme Bonnehon

- Voilà bien une remarque d'auteur. Vous nous en parlerez tout à l'heure j'espère.

Zola

- Mais avec plaisir.

Denizet

- Un peu plus de Sherry ?

Zola

- Merci, volontiers.

Denizet sert tout le monde.

Cela étant, (*à Bonnehon*) et pour être moins sérieux cette fois, (*à Grummeau*) je vous accorde qu'il existe une nature féminine fort maligne.

Mme Bonnehon

- Dites-nous !

Zola

- L'histoire est légère mais elle me vient de Jules Goncourt. Il me racontait tout récemment comment une comédienne... assez connue d'ailleurs et dont vous me permettez de taire le nom...

Mme Bonnehon

- Je vous en prie.

Zola

- Comment cette comédienne s'est ménagée, au fil de sa carrière, des appuis d'hommes influents. C'était une personne fort maligne voyez-vous. Elle recevait dans sa loge, après le spectacle. Elle avait disposé un grand miroir derrière son paravent mais de telle sorte que, si on était près du fauteuil, on pouvait voir dans ce miroir et donc voir ce qui se passait derrière le paravent. Et quand le Monsieur était galant, et surtout très influent, très fortuné et très ennuyant, elle l'installait dans le fauteuil le temps qu'elle se change "à l'abri de son paravent".

Rires discrets... A partir de là, le ton est léger, enjoué presque.

Grummeau

- Avez-vous eu vous-même ce privilège ?

Zola

- Suis-je ennuyant ?

Mme Bonnehon

- Certainement pas avec un tel esprit et votre sens de la répartie !

Grummeau

- Vous êtes peut-être fortuné ?

Zola

- Oh ! certes non. J'accuse !... en ce moment, un déficit chronique.

Rires.

Mme Bonnehon

- Bon, voilà qui est dit Monsieur Zola.

Zola

- Et je ne travaille qu'au coup par coup, pour divers journaux.

Denizet

- Peut-être que votre activité de journaliste vous rendra influent...

Mme Bonnehon

- Mais vous harcelez monsieur Zola !

Zola

- Pour ma part, je ne m'intéresse qu'à l'art et j'aime à me faire raconter des histoires.

Grummeau malicieux mais pas méchant.

- Pour les raconter ensuite en feuilleton... En tout cas, vous illustrez là l'idée selon laquelle une femme doit être plus belle qu'intelligente parce que les yeux des hommes fonctionnent mieux que leur cerveau.

Exclamations diverses. A Bonnehon :

Sauf votre respect, bien entendu, Madame.

Mme Bonnehon

- Cette idée n'épargne personne à vrai dire.

Zola

- Parce qu'elle relève plus de notre nature que de notre culture.

Grummeau

- A moins qu'il s'agisse d'une habile adaptation de la culture féminine afin d'exploiter notre nature masculine.

Mme Bonnehon

- Ce n'est plus un dîner littéraire, c'est un débat de philosophes...

Denizet

- Un débat cache toujours un procès.

Noir.

Scène 6

Le bureau du juge Denizet (ou un coin de tribunal).

Audition de Roubaud par Denizet.

Denizet

- Roubaud, je vous ai connu plus alerte et plus précis dans vos explications. Je vous demande des comptes sur l'assassinat de votre femme, vous affirmez n'y être pour rien mais vous avouez maintenant avoir tué le Président Grandmorin il y a presque un an.

Silence de Roubaud, l'air somnolent et alourdi.

Allons, il ne faut pas nous croire des enfants... vous prétendez que vous étiez jaloux ? que ce serait dans un transport de jalousie que vous l'auriez tué ?

Roubaud

- Certainement Monsieur le juge.

Denizet

- Et, si nous admettons ce que vous racontez, vous auriez épousé votre femme, en ne sachant rien de ses rapports avec le président... est-ce vraisemblable ? Tout au contraire prouverait, dans votre cas, la spéculation offerte, discutée, acceptée. On vous donne une jeune fille élevée comme une demoiselle, on la dote, son protecteur devient le vôtre, vous n'ignorez pas qu'il lui laisse une maison de campagne par testament, et vous prétendez que vous ne vous doutiez de rien, absolument de rien ! Allons donc, vous saviez tout, autrement votre mariage ne s'explique plus... d'ailleurs, la constatation d'un simple fait suffit à vous confondre. Vous n'êtes pas jaloux, osez dire encore que vous êtes jaloux.

Roubaud

- Je dis la vérité, j'ai tué dans une rage de jalousie.

Denizet

- Alors, après avoir tué il y a presque un an le président Grandmorin pour des rapports anciens, vagues, et que vous inventez du reste, expliquez-moi comment vous avez pu tolérer un amant à votre femme, oui, ce Jacques Lantier, un gaillard solide, celui-là ! Tout le monde m'a parlé de cette liaison, vous-même ne m'avez pas caché que vous la connaissiez... vous les laissez libres d'aller ensemble, pourquoi ?

Roubaud *affaîssé, les yeux troubles, regardant fixement le vide, en bégayant.*

- Je ne sais pas... j'ai tué l'autre mais je n'ai pas tué Lantier, c'est ainsi.

Denizet

- Ne me dites donc plus que vous êtes un jaloux qui se venge, et je ne vous conseille pas de répéter ce roman à ces messieurs les jurés, car ils en hausseraient les épaules... croyez-moi, changez de système, la vérité seule vous sauverait.

Roubaud

- La vérité ? vous êtes bien certain de la connaître ?

Denizet

- Et ne jouez pas au philosophe ! Nous ne sommes pas dans un salon ici, ni dans l'arrière-salle du café où vous avez passé ces derniers mois à boire et à jouer ! La vérité, je viens de vous la démontrer. Vous avez fait tuer le Président Grandmorin pour avoir le legs qu'il faisait à votre femme et vous avez fait tuer votre femme parce qu'elle ne voulait pas profiter de cet héritage et vendre la maison de la Croix de Maufras.

Roubaud *se redressant un peu.*

- Mais par qui ?

Denizet

- Cessez, voyons ! cette attitude ne vous mène à rien. Vous avez commandité ces meurtres à Cabuche chez qui on a retrouvé la montre de feu le président Grandmorin. Et vous l'avez fait chanter pour qu'il tue votre femme. Vous n'êtes pas un homme si compliqué finalement, vous obéissez simplement aux passions les plus banales de la nature humaine. Cette instruction est terminée Roubaud, nous nous reverrons au procès.

Denizet, comme si Roubaud n'était plus là, range des papiers dans une serviette et sort.

Roubaud reste assis, comme un accusé.

Avant que Denizet sorte, un avocat entre rapidement.

Le même "tribunal" qu'à la scène 2 se met en place ou apparaît.

Scène 7

L'avocat *en entrant, à "Denizet" qui sort.*

- Oui, c'est ça, vous savez tout de lui, vous avez tout compris ! Le seul problème est que vous n'êtes qu'un pion ! Vous ne cherchez qu'une seule chose : prouver votre vérité de petit juge raisonneur en enchaînant des raisonnements, des lieux communs sur la nature humaine.

Face public.

Être l'auteur de la vérité sur la nature humaine ! voilà bien une idée de bourgeois qui veut se rassurer en s'imaginant qu'il domine le monde et surtout les hommes.

Roubaud, *pour lui, presque la tête dans les mains.*

- Mais moi je l'aimais ma Séverine ! Je me fous pas mal de ma nature humaine parce que moi, j'avais trouvé un petit trésor, rien qu'à moi, qui m'aimait !

L'avocat *continuant face public.*

- Grâce à elle et à son protecteur comme elle disait, comme elle *lui* disait, il avait trouvé son poste de sous chef de gare. C'est vrai, il faut bien travailler et donner du confort à sa petite femme mais tout le reste, c'est du vent ! Disons les choses telles qu'elles sont : on l'a fait cocu avant même de le marier, on a profité de ses sentiments pour caser cette petite et quand il a tout compris, oui, il est devenu fou. Il a fait écrire un billet par Séverine pour attirer Grandmorin dans le train et là, pendant le voyage, il l'a tué, mais son amour était déjà mort. Cocu une deuxième fois avec Lantier ? et alors, qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Personne n'a voulu le sauver ! On peut le juger oui, on peut juger la terre entière si on veut, juger la nature humaine aussi ! seulement, un cœur brisé, un petit cœur d'employé des chemins de fer, il aime qui il veut et personne n'y peut rien, encore moins le juger.

Roubaud *brusquement.*

- C'est facile de me faire passer pour un lâche, un frustré, un pauvre type qui réagit en pauvre type, un second rôle. C'est facile de m'exhiber comme le cornard de service pendant que l'autre, le Lantier, il

promène ses pulsions de meurtre comme un héros fataliste ! Je passe pour qui à côté de lui avec mes petits sentiments piétinés ?

Et bien je vais vous dire. Vous voulez la voir la nature humaine ? vous voulez de la grosse réalité, à longueur de procès, à longueur de feuilleton et de roman pour vous sentir bien au-dessus de tous ces pauvres types dont on vous étale la vie ordinaire, très ordinaire, qui sent la graisse et le pas cher, dont on vous montre les bassesses ? mais ces bassesses, chacun a les siennes.

L'avocat, bras tendu comme pour calmer Roubaud.

- On peut toujours se croire plus malin, se croire supérieur à ces petits pantins d'histoires à deux sous mais au fond, boire un mauvais alcool et jouer son salaire dans l'arrière-salle crasseuse d'un bistro de gare, ou boire du champagne et perdre sa fortune dans les dorures d'un casino réservé à des gens en habit, ça ne fait que la différence que l'on s'invente. C'est bien la même misère, celle où il n'y a pas d'amour.

Alors bien sûr, qu'importe le bagne à présent. Qu'importe que Cabuche, ce pauvre gars innocent de tout mais bouc émissaire du pays plonge avec lui pour des crimes qu'il n'a pas commis. Parce qu'elle marche comme cela la nature humaine, les innocents paient pour les coupables. Oui ! Roubaud était innocent d'aimer Séverine et il avait le choix. Il pouvait s'effondrer, mourir de douleur, s'enfuir. Il pouvait aussi la sauver, la laver de tout en lui pardonnant dans une grande scène de larmes. Elle a demandé pitié, c'est vrai. Et là, il a fallu que la colère et la rage montent, débordent. Le petit bonheur est devenu haine, haine de Grandmorin et haine de Séverine. Qui a dit que les petites gens n'avaient pas droit au bonheur ? !

Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte, ce n'est pas vrai, ce n'est pas la vie tout ça. Les procès, les journaux, les romans... c'est comme les trains. Dès qu'on se met à raconter une histoire, c'est pour en cacher une autre. Et si le garde-barrière s'endort, si l'histoire vous attrape, vous percute de plein fouet, vous y perdez l'esprit. D'autres se mettent à penser à votre place, écrivent votre histoire et vous n'êtes plus qu'un pantin.

Alors vous pouvez bien juger le pantin, il est déjà mort. Lui, le vrai Roubaud vit ailleurs, depuis longtemps.

Noir.

Scène 8

Au dîner.

Mme Bonnehon

- Ah Florine, enfin te voilà. Mais que faisais-tu donc ?

Florine

- J'étais toute absorbée par l'étude d'un livre de Droit de feu mon oncle et je vous prie de bien vouloir m'excuser de mon...

Elle voit Grummeau et se trouble.

Mme Bonnehon

- Ah, cette soudaine passion pour le Droit... Mais quelle idée as-tu donc là !

Denizet

- Rassurez-vous, les ouvrages du Président Grandmorin ne peuvent pas nuire à l'esprit. Bonsoir Florine, comment allez-vous ?

Florine

- Bien, bien, je vous remercie Monsieur le juge.

Mme Bonnehon

- Monsieur Zola, je vous présente ma fille, Florine, Monsieur Zola est auteur.

Florine esquissant une petite révérence

- Monsieur.

Zola

- Bonsoir Mademoiselle.

Mme Bonnehon

- Monsieur Grummeau, journaliste.

Florine assez troublée

- Bonsoir Monsieur.

Grummeau

- Bonsoir Mademoiselle. Je suis ravi de faire votre connaissance.

Mme Bonnehon

- Florine, veux-tu faire le service ? nous avons pris du Sherry.

Grummeau

- Qui est délicieux.

Zola

- Je partage votre goût.

Florine

- Oui bien sûr.

Elle va prendre une carafe sur une desserte et sert.

Denizet

- Ah volontiers, merci, il est excellent.

Mme Bonnehon

- Je le fais venir directement du Portugal

Zola

- Je dois dire qu'il est effectivement remarquable. Merci Mademoiselle.

Grummeau s'est approché de la desserte, un peu à part des trois autres. La conversation des trois autres continue sur le Sherry...

Grummeau à Florine qui le sert.

- Volontiers.

Florine bas.

- Méfie-toi.

Grummeau bas.

- Ne t'inquiète pas. Je sais à qui j'ai à faire.

Florine bas.

- C'est un piège, je le sens.

Grummeau bas.

- Mais non. (*Fort*) Il est d'une robe splendide.

Florine bas et faisant mine d'arranger des verres sur la desserte.

- Tu connais ce Zola ?

Grummeau bas.

- Insignifiant, un arriviste. (*Fort*) Vous n'en prenez pas ?

Florine bas.

- Non, non ma mère ne veut pas que... (*Fort et se reprenant brusquement*) Et bien pour une fois, je vais y goûter.

Grummeau

- Permettez-moi de vous servir.

Il lui sert un verre.

Florine

- Merci Monsieur, c'est fort aimable à vous.

Mme Bonnehon

- Ma fille ! tu arrives en retard et maintenant tu bois ? !

Grummeau

- La jeunesse ne doit-elle pas avoir de temps en temps quelques privilèges ?

Florine à sa mère.

- Depuis le temps que vos invités vantent le Sherry, je suis la seule à ne pas l'avoir goûté.

Mme Bonnehon

- Voilà un langage nouveau ! Et ma fille se met à l'alcool !

Zola

- Comme on dit en Italie, quand le vin est d'une telle qualité, cela ne peut pas nuire.

Grummeau bas à Florine

- Ça, c'est une parole d'alcoolique, pas d'Italien...

(*Fort*) Et si je peux plaider, (*salut à Denizet*) Monsieur le juge, (*retour à Bonnehon*) votre fille n'est plus une enfant.

Mme Bonnehon

- Et bien je vois qu'il s'agit d'un complot. Si tout le monde se met contre moi pour défendre ma fille...

Rires.

Denizet

- Et de quoi traitait cet ouvrage ?

Florine

- L'ouvrage ?...

Denizet

- L'ouvrage de Droit que vous consultiez.

Florine

- Il traite du Droit de la famille, de la filiation, des successions...

Zola

- Passionnant sujet !

Denizet

- Mais fort complexe. Vous abordez là un sujet que les Romains avaient abondamment développé et dont les principes demeurent encore.

Zola

- Quant au plan littéraire, humain et social, l'histoire de la famille est une mine que je vais explorer.

Mme Bonnehon à Zola.

- Ah oui ! ?

Grummeau

- Les chroniques de nos journaux débordent sur ce point de faits divers. D'ailleurs, il faudra bien un jour réformer le code de la famille et ces questions de filiation et de successions.

Denizet

- Vous n'y pensez tout de même pas sérieusement ! ?

Grummeau

- Mais si ! Pourquoi, je vous le demande, au nom de quoi un enfant naturel serait-il exclu d'une succession parce que son père ou sa mère ont fauté ! ? C'est de l'innocence dont je vous parle, de l'innocence et de la justice !

Denizet

- Et au nom de quoi déposséderiez-vous un enfant légitime de ce que l'ordre, l'honnêteté, et le droit lui donnent ?

Florine

- Justement ! le droit n'est pas la Justice, il est fait par les hommes et les hommes peuvent le changer. Quant à l'ordre et l'honnêteté, est-ce aux enfants de subir le désordre et l'hypocrisie de leurs parents ?

Mme Bonnehon

- Ma fille ! quel emportement !

Denizet

- (A Florine) A vous entendre, vous ne méritez pas des étudiants qui peuplent nos facultés. (A Grummeau) Mais il en va des fondements même de nos institutions, des bases de la société civile, du mariage... Vous oubliez le devoir. Un enfant a des devoirs envers ses parents. Comment croyez-vous qu'un enfant naturel pourrait s'acquitter de ses devoirs envers ses géniteurs ? Et je ne parle pas de l'explosion sociale que de telles lois causeraient !

Grummeau

- Voilà bien la question. Le droit, au nom de l'ordre social, doit-il pallier les désordres de la nature humaine ? Devons nous taire les violences, les injustices pour que l'ordre, mais alors quel ordre ? se maintienne ?

Zola à Grummeau.

- Vous voyez, vous y venez naturellement. La nature humaine est le premier point qu'il faut considérer.

Mme Bonnehon

- Je ne voudrais pas vous interrompre mais je crois qu'il est grand temps de passer à table.

Zola

- Je vous en pris madame.

Mme bonnehon

- Monsieur Denizet, puis-je vous demander un immense service ?

Denizet

- Ordonnez chère madame.

Mme Bonnehon

- Nous sommes en petit comité, alors, pourriez-vous prendre la charge de répartir, en toute justice naturellement, le vin.

Rires, l'ambiance est détendue.

Denizet

- Je vous servirai avec plaisir ! à chacun selon son dû et son mérite !

Noir.

Scène 9

Le "tribunal" se met en place ou apparaît..

L'avocat attend.

Denizet entre. Il s'assoit.

L'avocat

- Dans l'affaire qui nous occupe, après Séverine et Roubaud, le mari cocu, il fallait bien un juge, figure essentielle de la garde-robe sociale. Sans voleur, pas de

gendarme... Bref, en moins de trois semaines, cet homme a bouclé le dossier d'instruction et jugé l'affaire du meurtre de Séverine Roubaud.

Denizet faisant le modeste.

- Oh, trois semaines... j'avais un peu d'avance...

L'avocat

- (À Denizet) Ne soyez pas modeste, c'est écrit ainsi. (Au juge et au public) Enfin, quand je dis "jugé", s'agissant d'une affaire pénale, ce sont, bien entendu, les jurés qui ont condamné Roubaud et son complice Cabuche au bagné à perpétuité. Mais en vérité, l'histoire veut que tout le mérite revienne à mon client, celui d'avoir permis la manifestation de la vérité et donc d'avoir convaincu les jurés de prononcer la sentence que tout le monde attendait, semaine après semaine. À la réflexion, pour un double assassinat, on aurait pu avoir une peine capitale. Si nous n'avons eu que du bagné à perpétuité, c'est, me semble-t-il, pour deux raisons. La première tient au style, la seconde au public. La peine capitale aurait, je pense, fait trop populaire et donc trop grossière. Une peine capitale, c'est aussi un spectacle qui n'avait pas sa place dans cette histoire. Et puis, la justice tue sans passion, ce n'est pas très intéressant. Quant au public qui connaissait la vérité, une peine capitale aurait pu l'irriter, attendu que Cabuche, évidemment, était innocent des deux crimes. La perpétuité est malgré tout réversible : la petite porte de l'espoir reste ouverte avec la possibilité d'histoires à venir, alors que la guillotine nous aurait laissés inconsolables.

Après cela, le petit juge Denizet a été enfin nommé Conseiller à Paris. Le couronnement d'une carrière exemplaire de magistrat, d'un petit magistrat parti de rien, d'une famille presque insignifiante mais travailleuse et honnête. Et là, il est ridicule, - *gestes de Denizet pour minimiser* - ridicule dans sa naïveté, dans son honnêteté, ridicule dans sa petite ascension sociale qu'on lui fait prendre pour la plus grande des victoires. Petit juge entêté, parfois malin, quand même, raisonneur en diable, sûr de son flair et qui arrive à concilier raison d'État et justice ?! c'est certain, il n'y en a pas deux comme lui.

Denizet à l'avocat.

- Attention, soulignez je vous prie, pour ma défense, que je ne suis pas totalement responsable de mes erreurs puisqu'il y a eu entrave à la justice. On m'a caché un billet que Roubaud avait fait écrire à Séverine et qui les aurait condamnés à juste titre, Roubaud pour son crime et Séverine comme complice. Mais évidemment, l'autre vérité aurait alors éclaté, celle qui veut que Séverine ait été la maîtresse forcée du Président Grandmorin alors qu'elle avait à peine seize ans ! La débauche et la prévarication d'un juge éclatant au grand jour auraient eu des conséquences que personne ne souhaitait. Je vous l'accorde. Mais continuez.

L'avocat

- Qu'a-t-on fait de lui ? un personnage comme les autres, déterminé par ses envies, ses passions, tout juste partagé entre son souci d'intégrité et son désir de réussite sociale. Il a pourtant fait son travail de juge au service de la loi et de l'Empire, à la marge de drames et de passions romanesques. Ce que la justice traitait à huis clos se vend très bien depuis que la presse ne cesse d'enfler et de prendre une place démesurée.

Parce que dans tout cela, ce qui est dit, c'est que l'opinion serait incapable de dissocier un homme corrompu de son milieu social et professionnel. Oui le Président Grandmorin de la cour de Rouen couchait avec des jeunes filles ! Est-ce à dire que Denizet faisait de même ? que tous les juges font de même ? Lui que voici devant vous, lui, un petit juge instrumentalisé qui rend mal la justice, à choisir, il aurait bien fait éclater la vérité au grand jour. Il aurait bien échangé son avancement contre la justice. Seulement l'opinion et surtout les faiseurs d'opinion auraient dit : "tous pourris" ! Et quand la justice est pourrie, le gouvernement l'est aussi, etc, etc.

S'il avait su, ou plutôt, s'il avait osé, il aurait convoqué ce Grummeau, ce petit journaliste qui avait tout compris et qui faisait trembler le ministère de la justice. Ou plutôt non, il ne l'aurait pas convoqué, il l'aurait rencontré en secret et lui aurait tout dit... mais pour cela, il aurait fallu qu'il soit autrement. Il lui aurait fallu du courage, la volonté de dire non à monsieur Camy-Lamotte qui lui avait vendu le non-lieu contre une médaille et la promesse d'un avancement.

Il ne nous reste plus que l'intime conviction que tout aurait pu être autrement.

Noir.

Scène 10

A table.

Mme Bonnehon

- Monsieur Zola, vous nous parliez tout à l'heure de vos projets, autour de la famille je crois.

Zola

- Mes projets sont multiples et variés même si, à vrai dire, ils procèdent d'une seule et même passion...

Denizet

- Qui est ?

Il sert du vin à Zola.

Zola avec des gestes

- (*A Denizet*) Merci, excellent bordeaux. Qui est de comprendre, ou du moins de tenter de comprendre, ou simplement d'éclairer par la littérature et, pourquoi pas par le journalisme, le fonctionnement du genre humain.

Mme Bonnehon

- Immense perspective !

Zola

- Sans doute mais... en toute modestie, cela ne me fait pas peur, même s'il faut composer dix volumes sur la question.

Denizet

- En somme, vous voulez entreprendre une nouvelle comédie humaine.

Zola un peu vexé.

- Ma foi, ce ne sera pas bien sûr une "comédie" parce que la vie n'est pas un jeu. Ce qui change radicalement des romans de Balzac est que je veux faire une œuvre raisonnée voyez-vous. Ainsi m'est venu l'idée d'écrire l'histoire de toute une famille pour montrer comment l'atavisme se construit et perdure de génération en génération.

Florine

- L'atavisme dites-vous ?

Zola

- Oui, c'est un concept scientifique qui a été élaboré au début de ce siècle grâce aux progrès de la biologie moderne. Appliqué à notre étude, il nous permettra de comprendre comment nous sommes déterminés par nos parents et comment notre propre histoire se construit.

Mme Bonnehon

- Voilà qui est des plus audacieux ! Il vous faut du soutien pour cette entreprise. Comment comptez-vous vous y prendre pour écrire tout...

Florine la coupant

- Vous voudriez dire que nous sommes prisonniers de l'histoire de notre famille ?

Mme Bonnehon

- Florine voyons, laissez Monsieur Zola nous répondre...

Zola

- Prisonnier est un bien grand mot qui renvoi plutôt à une contrainte extérieure. Il s'agit en fait de notre propre constitution qui est le fruit des alliances de nos parents et aïeux. Biologiquement, nous sélectionnons les chevaux par les croisements. C'est bien dire que nous héritons des qualités mais aussi des défauts. Les progrès de la biologie doivent s'appliquer à nous.

Mme Bonnehon

- Et vous allez donc en faire une œuvre littéraire ?

Grummeau

- Si vous me permettez chère Madame, avant d'entrer dans les questions littéraires, il me semble qu'à propos de progrès, ceux de la science et de l'industrie sont à considérer de façon primordiale. La biologie a réalisé en effet de grandes avancées mais ce qui modèle

véritablement notre histoire et nos comportements, ce ne sont pas nos parents, ou si peu.

Zola

- Ah oui ?

Grummeau

- Imaginez qu'à l'heure où nous parlons, près d'une centaine de personnes est montée, à deux pas d'ici, gare Saint-Lazare, dans quelques wagons, et fonce à plus de soixante-dix kilomètres heure vers le port du Havre ! Ils y seront avant minuit !

Mme Bonnehon

- Mon Dieu, en effet !

Grummeau

- Nous sommes passés en quelques années de deux journées de voyage à quelques heures seulement.

Mme Bonnehon

- Mais vous avez raison. Ce qui était une expédition devient presque une promenade d'agrément.

Grummeau

- Cela dépend pour qui. (*Un temps*) Et cela grâce à la puissance révolutionnaire du plus banal des éléments, grâce à un peu de vapeur d'eau ! de la simple vapeur d'eau mais beaucoup de science, d'intelligence, de volonté de percer les mystères de la matière...

Florine

- C'est aussi de la poésie...

Zola

- Je ne voudrais pas ternir votre enthousiasme mais la *révolution* de votre machine à vapeur aura été de bien courte durée. Oui bien sûr les transports et l'industrie ont fait ces dernières décennies des progrès remarquables mais quand ce sont des centaines de passagers qui voyagent chaque jour, ce n'est plus une révolution, c'est vite une habitude. En revanche, pour ceux qui font fonctionner la vapeur, il n'y pas eu de grand progrès. La condition ouvrière est beaucoup moins enviable que celle des paysans de nos campagnes.

Grummeau

- Mon cher confrère, c'est toute l'histoire qui est en marche vers le progrès. La vapeur n'est qu'un tremplin, demain, l'électricité éclairera nos maisons et peut-être même nos villes.

Mme Bonnehon

- Non ! vous n'y pensez pas ? ! Ce serait insensé !

Grummeau

- Je vais vous dire Monsieur Zola où est la révolution dans cette affaire. La révolution elle est que dans le même train, tiré par la même et unique machine, le bourgeois, le grand bourgeois est transporté avec l'ouvrier, le prolétaire (*petits mouvements autour de la table*), oui, le mot fait peur mais c'est bien celui-là. Oh

certes, ils ne sont pas dans le même wagon, ils ne sont pas assis côte à côte, non, quand même, (*vers Denizet*) il y aurait trop de risques... (*retour à Zola*) chacun à sa place, mais c'est le même progrès qui les transporte ! Voilà Monsieur Zola, voilà la révolution.

Mme Bonnehon

- Sans doute sans doute, ces considérations sont tout à fait justes mais nous éloigne de vos projets Monsieur Zola.

Denizet sert du vin à Zola.

Il peut aussi servir les autres convives : les gestes doivent être ceux d'un dîner...

Zola

- Très peu (*Denizet arrête son geste. A Denizet*) euh non... je voulais dire que nous n'étions pas éloigné de mes projets (*Denizet sert à nouveau. A Denizet*) Merci, et Monsieur Grummeau n'a pas tout à fait tort du point de vue social : ces progrès changent notre vision du monde et certains de nos comportements mais je maintiens que pour ce qui est de notre personne, nous subissons un atavisme familial qui condamne les ivrognes à l'alcoolisme, les criminels au meurtre, et cætera.

Florine

- Mais vos idées sont désespérantes !

Mme Bonnehon

- Pardonnez ma fille que, décidément, je ne reconnais plus ce soir, mais je dois vous dire que j'ai toujours souhaité que l'on puisse s'exprimer librement dans ces dîners. Florine, s'exprimer librement ne veut pas dire impoliment.

Zola

- Mais il n'y a point d'impolitesse dans ses remarques. (*A Florine*) Continuez je vous prie.

Florine

- Vous oseriez dire qu'un fils de criminel sera criminel lui-même ? Mais... nous ne sommes plus des êtres humains alors ! même pas des bêtes humaines, nous ne sommes plus que des machines. Autant condamner dès le berceau l'enfant de celui qui a hélas commis un meurtre !

Mme Bonnehon

- Florine, tu déformes les propos de Monsieur Zola...

Denizet intervenant.

- Mais... j'entends bien là Florine un raisonnement parfaitement juridique. Vous avez très bien compris la possibilité de l'existence même d'un droit et de la justice qui est d'abord la liberté des personnes.

Mme Bonnehon

- Si maintenant vous aussi la poussez dans ses études juridiques...

Grummeau à Zola.

- Monsieur Zola, si vous allez voir dans les mines ce qui se passe, vous verrez que la vision du monde d'un mineur n'est pas la même que celle du propriétaire de la mine et que si quelques mineurs en effet boivent une partie de leur paye, ce n'est pas par atavisme mais par désespoir. Et si, dans le même temps, quelques propriétaires fortunés boivent aussi, c'est par désœuvrement. C'est notre société qui est mal faite, pas notre biologie.

Zola

- L'univers des mines est passionnant, je vous l'accorde. Mais nos histoires individuelles et familiales le sont encore plus.

Mme Bonnehon

- Ah ! oui, nous en étions là. Vous en êtes donc au tout début ?

Zola

- Tout à fait mais déjà certaines bases sont posées.

Denizet

- Par exemple ?

Zola

- La famille. Ce sera une famille d'origine très modeste et même rurale puisque je pose les origines vers 1780, je veux dire avant la Révolution, époque où l'industrie était encore embryonnaire.

Mme Bonnehon

- Et vous allez donc inventer l'histoire des enfants, petits-enfants de ces... ces... Comment vont-ils s'appeler ?

Zola

- Les Rougon-Macquart.

Grummeau

- Les Rougon-Macquart ! Pour une famille modeste vous leur donnez là un nom composé très grand bourgeois !

Denizet

- D'autant que j'ai connu à l'armée un Macquart de Trespierre qui n'avait rien de modeste, ni de bourgeois d'ailleurs, mais descendait tout au contraire d'une très vieille famille aristocratique. (*A Zola*) Un peu de bordeaux ?

Il sert.

Mme Bonnehon complaisante, à Zola.

- Vous voyez, rien que le nom suscite des commentaires. C'est très bon signe.

Zola

- En fait, j'ai déjà posé quelques bases. Il s'agit au départ d'Adélaïde Fouque, mariée à un Rougon, dont elle aura un fils. Puis, devenue veuve, elle prendra un amant, Macquart, dont elle aura un fils et une fille qui eux-mêmes auront des enfants. C'est donc l'histoire de

l'ensemble de ces personnages, de cette famille décomposée, éclatée et pourtant marqué par l'alcoolisme et le drame que nous suivrons sur plus de dix épisodes.

Grummeau

- Épisodes dites-vous ?

Zola gêné.

- Je veux dire romans. C'est l'habitude du feuilleton vous savez. Mais d'ailleurs, sur le plan du style, je compte être au plus près de la réalité, même si cela doit parfois heurter les sensibilités, être dans un mouvement naturaliste, sans la distance qu'un expressionnisme ou qu'un impressionnisme viendrait troubler.

Florine

- En fait vous inventez ce qui vous arrange. Vous prenez une famille bancale dès le départ pour mieux l'asservir à vos idées.

Zola

- Les choix d'un auteur sont souverains mademoiselle. Je ne choisis pas la facilité de décrire une famille sans histoire mais la réalité "naturelle" d'une famille... de base.

Florine

- "Naturelle". A part inventer des enfants naturels, je ne vois pas ce qu'il y a de naturel dans la création littéraire. Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on demande à la littérature mais au contraire de créer une autre réalité, poétique, dramatique, comique. Nous avons déjà suffisamment à faire avec notre propre vie, pourquoi se complaire à observer des vies ratées ?

Grummeau à Florine.

- Sinon qu'à faire du journalisme, mais cela est un tout autre métier. Vous avez raison mademoiselle.

Mme Bonnehon à Zola.

- Vous voyez sur ma fille les effets de mes dîners littéraires et des débats parfois enflammés qui s'y passent.

Zola

- C'est une bonne chose. En fait, comme vous le constatez, je suis au tout début de cette œuvre.

Mme Bonnehon

- Il va donc vous falloir du temps pour composer tout cela. Je suppose que vos activités de journalistes vous occupent passablement.

Zola

- En effet et je cherche dès à présent quelques appuis.

Grummeau

- Je pense, pour la pratiquer, que votre activité de journaliste vous sera d'un grand secours. Nous voyons passer tous les jours des faits innombrables qui forment une mine d'inspiration pour qui sait les regarder d'un œil critique.

Zola

- Je crois très peu dans la vertu littéraire des faits divers.

Florine

- Sans doute parce que la réalité ne s'invente pas.

Mme Bonnehon

- Mais elle s'écrit. J'en parlais tout récemment avec mon ami Monsieur Hyppolite de Villemessant, vous savez le directeur du Figaro, et il me disait que les bonnes plumes sont de plus en plus rares. Pourtant, ce qui fait la presse, ce qui fait tout son intérêt, c'est l'écriture n'est ce pas, parce qu'au fond, les faits, les faits, quoi de plus banal. Il s'en produit des centaines par jour, toujours la même chose, et une fois qu'ils se sont produits, la belle affaire, qu'y pouvons-nous changer ? Savoir qu'un horrible incendie a ravagé un immeuble ne va pas le réparer ni soigner les blessés.

Florine

- Mais maman, c'est important de savoir ce qui se passe autour de nous. Nous ne pouvons plus vivre dans l'ignorance des événements qui frappent nos semblables !

Mme Bonnehon

- Ma fille, un journal ne doit pas être un album de faire-parts, du moins en ce qui concerne les journaux sérieux, de ceux qui comptent vraiment. Et si on veut de l'analyse politique, sociale, culturelle naturellement, l'intérêt de la chronique sera dans le talent, dans l'écriture.

Zola

- Vous connaissez Monsieur Hyppolite de Villemessant ?

Denizet sert du vin à Zola.

Mme Bonnehon

- Oui, très bien, c'est un ami, je pourrais d'ailleurs vous le présenter à l'occasion, ou si vous le souhaitez lors d'un prochain dîner.

Zola

- Je vous en saurai gré.

Mme Bonnehon

- Peut-être pourrait-il vous aider à publier votre œuvre, il connaît beaucoup d'éditeurs.

Zola

- Mais certainement. Votre attention est des plus aimables. (*A Denizet*) Ce bourgogne est parfait, parfait.

Grummeau

- Pensez-vous que le Figaro souscrirait à vos idées... ataviques ?

Zola

- Mais certainement, ce sont des idées scientifiques.

Mme Bonnehon

- Monsieur de Villemessant s'intéresse toujours aux auteurs que je lui présente, ou aux journalistes naturellement, parce que nous partageons le même goût de l'écriture. D'ailleurs, (*à Grummeau*) Monsieur de Villemessant m'a confié qu'il recherche actuellement un nouveau rédacteur.

Grummeau

- Ah tient ? Les prétendants ne doivent pas manquer.

Mme Bonnehon

- Il cherche... du sang neuf. Je crois avoir compris qu'il veut rompre avec une certaine routine qui s'est installée depuis quelques mois dans les colonnes de son journal. Devrais-je lui parler de vous ?

Grummeau *perplexe.*

- Voilà qui serait très... original...

Mme Bonnehon

- Cela étant, la politique de son journal, que vous connaissez aussi bien que moi, n'est pas de faire constamment sensation avec des faits divers plus ou moins sinistres. Parce qu'enfin, vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'étaler constamment à la Une les meurtres, les crimes en tout genre est, d'une certaine façon, une apologie du crime...

Denizet

- Et peut-être même une forme de pression sur la société toute entière.

Zola *à Denizet.*

- Que voulez-vous dire ?

Grummeau

- Une pression politique Monsieur le juge, le schéma est connu. Les journalistes voudraient soit disant faire croire que le crime est partout pour déstabiliser le pouvoir.

Denizet

- Non, Monsieur Grummeau, la question n'est pas que politique. Pour une simple raison d'ailleurs qui est que quel que soit le régime, il y aura toujours des crimes et toujours une police plus ou moins efficace. Non, je veux bien parler du peuple que l'on effraie par des détails épouvantables et qui tombe ainsi sous le joug des rumeurs et de la peur de ces fous criminels.

Zola

- Sur ce point, permettez-moi de dire que la science fait d'énormes progrès. Je m'intéresse de très près aux travaux de Cesare Lombroso de l'école positiviste italienne qui n'hésite pas à parler d'anthropologie criminelle. Cette nouvelle science nous dit qu'il existe bel et bien un homme criminel, reconnaissable, marqué dans ses traits. Et ses traits, d'où lui viennent-ils ? de ses parents.

Denizet ressert Zola en vin.



Vous êtes impatients de lire la suite ?

Les textes que le Comité de lecture FNCTA a aimés sont diffusés auprès des Centres de ressources FNCTA et peuvent ainsi être mis à disposition des compagnies et comédiens amateurs.

Les coordonnées des centres de ressources FNCTA sont disponibles à l'adresse suivante :

<http://www.fncta.fr/repertoire/centres.php>

N'hésitez à pas à les contacter !